

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans... NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED... Bureau: 333 rue de Chartres...

Le Vendredi Saint!

Si elles sont nombreuses, les fêtes que célèbre l'Eglise Catholique, il n'en est point qui impresse plus vivement, qui remue plus profondément que celle de ce jour, le Vendredi Saint.

Pour l'incroyant comme pour le croyant, le Vendredi Saint revêt un caractère qui le distingue des autres jours de l'année. Pour peu que le premier ait le sentiment de la bienséance, pour peu qu'il soit doué de quelque intelligence, devant les foules qui sillonnent une cité, qui, dans un pieux recueillement, vont d'église en église faire leurs dévotions, il se découvre avec respect, et quelques fois médite, se demandant si après tout la Passion du Christ n'a pas été ce que nous dit l'histoire.

Le croyant, lui, vit par la pensée cette sanglante étape qui commença au tribunal de Ponce Pilate et aboutit au Golgotha. Il entend les colomnies lancées à la face du Galiléen; il assiste à sa flagellation et enfin à sa mort sur la Croix.

Dans le monde entier, les catholiques se livrent aujourd'hui à de pieux pèlerinages; ils iront adorer la Croix à l'entrée des temples, se prosterner aux pieds des autels et prier devant les tabernacles vides.

Et gageons qu'il ne se trouvera pas un esprit sérieux qui, à la fin de cette journée, ne se sentira ébranlé par le spectacle dont il aura été témoin, de toute une population unie dans un même sentiment de respect et d'attendrissement.

Qui donc doutera de l'essence divine de cette religion qui a fait de la douleur une vertu... et tant de choses sublimes!

Dans toutes les églises de la ville, les visites hier ont été nombreuses. Dès le matin, de bonne heure, y ont commencé les cérémonies, très imposantes, toutes. Au cours de la messe, au Gloria, les cloches sont parties pour Rome, et la crécelle les a remplacées. A l'issue de l'office, le Saint-Sacrement a été retiré du tabernacle du maître-autel et placé dans le tabernacle d'un autel latéral où, toute la journée durant, les fidèles sont allés l'adorer.

Les Reposoirs à la Cathédrale, St-Louis, à Ste-Marie, à St-Augustin, à l'Immaculée Conception, à Ste-Anne, à Ste-Rose de Lima, pour ne citer que ces églises-là, étaient fort imposants d'aspect; tous étaient inondés de lumières. A la cathédrale hier soir, devant une assistance nombreuse, le P. Hage a prêché sur l'Institution de l'Eucharistie, sujet qui s'imposait

en la circonstance et qu'il a traité d'une façon nouvelle et avec un talent, une maestria supérieures. Immédiatement après le beau discours de l'éloquent Dominicain, et alors que l'assemblée était encore sous l'étreinte de la plus poignante émotion, une voix au perbe s'est fait entendre dans l'Inflammatus, chant d'une facture large, magistrale. Pendant les courtes minutes qu'en a duré l'exécution, les fidèles sont demeurés dans une sorte de ravissement, tant était enveloppante cette voix sonore, ample étoffée, chaude, vibrante.

Signes de Paix.

Les avis reçus ces jours-ci de l'Amérique Centrale où le Nicaragua, d'un côté, et le Honduras et le Salvador, de l'autre, sont aux prises, permettent de croire que le rétablissement de la paix dans cette région n'est pas éloigné. Il ne faut certes pas prendre à la lettre tous ces avis, entre autres ceux qui sont envoyés par les belligérants et annonçant des victoires complètes, des hécatombes fantastiques, mais il y en a d'autres qui sont indiscutablement authentiques et permettent de se faire une idée de l'état réel des choses. Le secrétaire de la légation des Etats-Unis à Tegucigalpa, capitale du Honduras, par exemple, télégraphié au département d'Etat de Washington que cette ville a été prééminemment abandonnée et que les troupes du Nicaragua l'ont occupée.

Cela, c'est un fait qui, étant revêtu de l'estampille du gouvernement des Etats-Unis, ne peut être mis en doute. Or, il indique que le Honduras est complètement battu. Il semble donc qu'avec son président, Bonilla, en fuite et sa capitale occupée le Honduras n'ait plus qu'à se soumettre aux conditions qu'il plaira aux vainqueurs de lui imposer.

Reste le Salvador qui a pris fait et cause pour son allié le Honduras et qui ne paraît pas avoir été atteint jusqu'ici par les troupes de Zelaya, président du Nicaragua. Mais il n'a guère soutenu le Honduras auquel cependant il le lie au traité offensif et défensif, et il y a des raisons de croire qu'il n'a agi qu'à contre-cœur en prenant les armes.

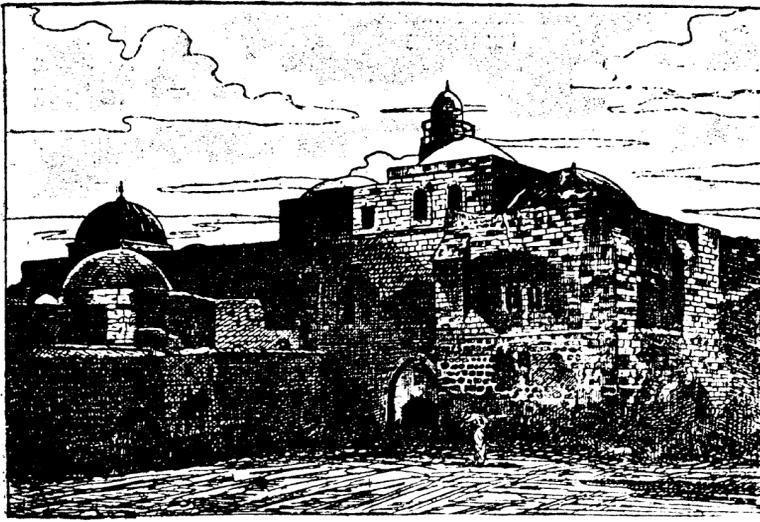
Quoiqu'il en soit, son armée qui est, dit-on, la mieux organisée et armée de toutes celles de l'Amérique Centrale, a été arrêtée à la frontière et son gouvernement a invité le Mexique à user de son influence pour mettre fin à la guerre.

Il y a donc d'un côté le Nicaragua victorieux et de l'autre le Honduras battu et le Salvador qui ne veut pas se battre.

Dans ces conditions, la guerre est pratiquement terminée, et dans des conditions ordinaires nous devrions attendre très prochainement que des pourparlers soient engagés pour conclure un armistice et arrêter les préliminaires de la paix.

Mais il faut compter avec Zelaya, qui est indubitablement entré de ses victoires sur le Honduras et nourrit probablement de vastes projets. N'ayant plus à craindre les forces du Honduras il se prépare évidemment à attaquer celles du Salvador, car il est à peu près certain qu'il ne songe à rien moins qu'à établir une confédération de l'Amérique Centrale dont il serait le dictateur.

Mais Zelaya en sera pour son sévé. Il battra peut-être les troupes du Salvador si l'intervention pacifique du Mexique ne le décide pas à cesser les hostilités,



LE SAINT SÉPULCRE.

LE STABAT MATER.

Debout, près de la Croix, pleurait La Mère de Dieu désolée. Tandis que son Fils mourait. Comme son âme alors sentit, Triste et de douleur accablée, Le coup du glaive précité!

La population du Japon.

Il est d'usage de dire que la population augmente avec une rapidité extraordinaire, ce qui oblige les Japonais à chercher partout des débouchés et des territoires à coloniser.

Des études rigoureuses, effectuées dans le bulletin mensuel de la Société commerciale de géographie de Paris, avaient déjà été faites à l'étranger, montrant ce qu'il y a d'excessif dans une pareille affirmation, mais il faut surtout noter qu'un Japonais, M. Takano Iwasoburo, a récemment discuté la question dans le "Kokka Oahn Kai Zasshi".

Il fait observer que, tandis que la population du Japon s'est augmentée, pendant les trente années se terminant en 1901, de 12 millions d'habitants, soit 137 pour 1,000, la moyenne annuelle, pendant les dix années se terminant en 1900, a été de 192 pour 1,000. Mais c'est là un taux qui n'est pas exceptionnel, si on le compare à celui d'autres pays.

L'augmentation de la population est à peu près aussi grande en Espagne, en Danemark et au Canada, et elle est plus considérable en Angleterre, en Allemagne, dans la Russie d'Europe, en Suisse, en Hollande et en Norvège. Cependant, l'augmentation annuelle par 1,000 habitants est en progrès au Japon, ayant passé de 122 en 1899 à 139 en 1901.

Le même écrivain japonais fait observer que le nombre des naissances est faible, par rapport à celui des mariages, dont la proportion est d'ailleurs exceptionnelle, et que l'augmentation de la population, due à l'excédent des naissances sur les décès, est inférieure à ce qu'elle est dans presque tous les pays d'Europe.

Le bill sur le suffrage des femmes.

D'un correspondant de Londres: Le bill Dickinson accordant aux femmes le droit de suffrage est venu, hier, en seconde lecture à la Chambre des communes; des mesures de police spéciales avaient été prises contre de nouvelles manifestations de la part des suffragettes et on avait même fait évacuer les couloirs par toutes les personnes du sexe intéressé.

Le bill a été tué, du moins pour cette législature, par le défaut même tant reproché à cet aimable sexe: par le bavardage. On a beaucoup discuté le bill et ses amendements, mais sans pouvoir arriver à aucune sanction. Des pétitions ont été présentées au nom des suffragettes et des anti-suffragettes.

Plusieurs libéraux, MM. Whitehead, Julius Bertram, etc., ont attaqué le bill en produisant ces divers arguments: que les femmes sont trop soumises à l'influence ecclésiastique; qu'il ne convient pas d'imposer une Angleterre avec une majorité électorale féminine à une Allemagne forte de la masse de son vote viril; qu'enfin il faut écarter la femme des luttes odieuses de la politique.

Un autre libéral, M. Massie, a montré combien il était illogique de donner le suffrage aux femmes et de permettre qu'il y eût un jour, par exemple, une "First lady of the Admiralty" pour commander aux flottes, alors qu'on ne permettrait pas à une femme de commander même une simple chaloupe.

Le premier ministre, sir Henry Campbell Bannerman, tout en se déclarant en principe pour le suffrage des femmes, a critiqué le bill, qui n'accorde ce droit qu'à une catégorie de femmes privilégiées. Cette attitude vague du chef du cabinet a contribué à tuer le projet. Celui-ci a été défendu chaleureusement par le député Osmond Williams qui a soutenu que les responsabilités de la vie politique corrigeront la frivolité de la femme et lui donneraient le calme, la prudence, la sagacité du politicien. La Chambre s'est livrée là-dessus à la plus franche hilarité. Des dizaines d'orateurs, désireux de dissuader à leur tour sur cette saoureuse question du suffrage des

fémmes, ont demandé la parole sans l'obtenir. Le président, malgré les efforts de M. Dickinson, qui n'a pas été heureux dans la présentation du bill et qui a reproché aux suffragettes d'avoir par leur turbulente conduite fait tout le tort possible à leur cause, a refusé de prononcer la clôture pour passer au vote. La discussion s'est arrêtée sans sanction et le bill s'est trouvé ainsi rejeté, au milieu de démonstrations tumultueuses diverses.

Le journaux radicaux déplorent l'insuccès du bill Dickinson, insuccès uniquement causé par le refus du gouvernement de le soutenir nettement. Aussi la colère des suffragettes est-elle grande et annoncent-elles déjà des représailles.

La majorité des députés était certainement favorable au projet en principe, mais dans la pratique, presque personne n'a osé prendre la responsabilité d'un pareil bouleversement.

L'homme est toujours fier d'avoir gravé son nom quelque part, fût-ce sur l'écorce d'un arbre, et toujours étonné quand il ne l'y trouve plus. ALEXANDRE DUMAS, FILS.

Lorsqu'une révolution est dans le vrai, elle produit de grands hommes et de grandes choses; lorsqu'elle est dans le faux, elle ne produit que du bruit et des larmes. LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE.

La vie nous oblige sans cesse à pleurer par anticipation ou par souvenir. CHATEAUBRIAND.

Il semble que les têtes des plus grands hommes s'écrivent lorsqu'ils sont assésés, et que la vie n'y a plus de sagesse, il y a moins de sagesse. MONTESQUIEU.

Pendant le siège de Paris, les Allemands avaient capturé un pigeon voyageur. On s'est dit: "C'est le cou comme aux autres, les pigeons étant traités par les Allemands comme des francs-tireurs de l'espace. Le prince Frédéric-Charles le sauva, le prit et l'envoya à sa mère qui en ferma le pigeon français dans une volière. La guerre finit, la paix fut signée, le pigeon restait toujours captif. Quatre ans après, quatre ans! —un jour, la porte de la cage étant ouverte, le pigeon s'envola et battit des ailes dans l'air libre. Il s'éleva de Berlin, il reprit la route de France.

Donc, quatre ans après, on vit revenir à l'ancien colombier de la rue Cléry, tirant le pied comme le pigeon de La Fontaine, un des petits pigeons du siège.

Le pigeon prisonnier en Allemagne pendant quatre ans vécut quatre ans encore dans sa patrie. Il est mort en 1878 au Jardin d'Acclimatation.

Washington, 28 mars—Marvin A. Huggitt, président du chemin de fer de Chicago et Northwest, un membre du conseil de direction de la fondation en faveur de la paix industrielle, a été un des hôtes du Président à un lunch aujourd'hui.

Les autres membres du conseil présents comprennent les secrétaires Wilson et Strauss, Sen Low, Thomas G. Bish, le Commissaire de Travail Neil et James B. Reynolds.

On dit-à la Maison Blanche que M. Huggitt n'était pas venu à Washington dans le but de discuter la situation du chemin de fer avec le Président, mais le se-

Le bill sur le suffrage des femmes.

D'un correspondant de Londres: Le bill Dickinson accordant aux femmes le droit de suffrage est venu, hier, en seconde lecture à la Chambre des communes; des mesures de police spéciales avaient été prises contre de nouvelles manifestations de la part des suffragettes et on avait même fait évacuer les couloirs par toutes les personnes du sexe intéressé.

Le bill a été tué, du moins pour cette législature, par le défaut même tant reproché à cet aimable sexe: par le bavardage. On a beaucoup discuté le bill et ses amendements, mais sans pouvoir arriver à aucune sanction. Des pétitions ont été présentées au nom des suffragettes et des anti-suffragettes.

Plusieurs libéraux, MM. Whitehead, Julius Bertram, etc., ont attaqué le bill en produisant ces divers arguments: que les femmes sont trop soumises à l'influence ecclésiastique; qu'il ne convient pas d'imposer une Angleterre avec une majorité électorale féminine à une Allemagne forte de la masse de son vote viril; qu'enfin il faut écarter la femme des luttes odieuses de la politique.

Un autre libéral, M. Massie, a montré combien il était illogique de donner le suffrage aux femmes et de permettre qu'il y eût un jour, par exemple, une "First lady of the Admiralty" pour commander aux flottes, alors qu'on ne permettrait pas à une femme de commander même une simple chaloupe.

Le premier ministre, sir Henry Campbell Bannerman, tout en se déclarant en principe pour le suffrage des femmes, a critiqué le bill, qui n'accorde ce droit qu'à une catégorie de femmes privilégiées. Cette attitude vague du chef du cabinet a contribué à tuer le projet. Celui-ci a été défendu chaleureusement par le député Osmond Williams qui a soutenu que les responsabilités de la vie politique corrigeront la frivolité de la femme et lui donneraient le calme, la prudence, la sagacité du politicien. La Chambre s'est livrée là-dessus à la plus franche hilarité. Des dizaines d'orateurs, désireux de dissuader à leur tour sur cette saoureuse question du suffrage des

fémmes, ont demandé la parole sans l'obtenir. Le président, malgré les efforts de M. Dickinson, qui n'a pas été heureux dans la présentation du bill et qui a reproché aux suffragettes d'avoir par leur turbulente conduite fait tout le tort possible à leur cause, a refusé de prononcer la clôture pour passer au vote. La discussion s'est arrêtée sans sanction et le bill s'est trouvé ainsi rejeté, au milieu de démonstrations tumultueuses diverses.

Le journaux radicaux déplorent l'insuccès du bill Dickinson, insuccès uniquement causé par le refus du gouvernement de le soutenir nettement. Aussi la colère des suffragettes est-elle grande et annoncent-elles déjà des représailles.

La majorité des députés était certainement favorable au projet en principe, mais dans la pratique, presque personne n'a osé prendre la responsabilité d'un pareil bouleversement.

L'homme est toujours fier d'avoir gravé son nom quelque part, fût-ce sur l'écorce d'un arbre, et toujours étonné quand il ne l'y trouve plus. ALEXANDRE DUMAS, FILS.

Lorsqu'une révolution est dans le vrai, elle produit de grands hommes et de grandes choses; lorsqu'elle est dans le faux, elle ne produit que du bruit et des larmes. LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE.

La vie nous oblige sans cesse à pleurer par anticipation ou par souvenir. CHATEAUBRIAND.

Il semble que les têtes des plus grands hommes s'écrivent lorsqu'ils sont assésés, et que la vie n'y a plus de sagesse, il y a moins de sagesse. MONTESQUIEU.

Pendant le siège de Paris, les Allemands avaient capturé un pigeon voyageur. On s'est dit: "C'est le cou comme aux autres, les pigeons étant traités par les Allemands comme des francs-tireurs de l'espace. Le prince Frédéric-Charles le sauva, le prit et l'envoya à sa mère qui en ferma le pigeon français dans une volière. La guerre finit, la paix fut signée, le pigeon restait toujours captif. Quatre ans après, quatre ans! —un jour, la porte de la cage étant ouverte, le pigeon s'envola et battit des ailes dans l'air libre. Il s'éleva de Berlin, il reprit la route de France.

Donc, quatre ans après, on vit revenir à l'ancien colombier de la rue Cléry, tirant le pied comme le pigeon de La Fontaine, un des petits pigeons du siège.

Le pigeon prisonnier en Allemagne pendant quatre ans vécut quatre ans encore dans sa patrie. Il est mort en 1878 au Jardin d'Acclimatation.

Washington, 28 mars—Marvin A. Huggitt, président du chemin de fer de Chicago et Northwest, un membre du conseil de direction de la fondation en faveur de la paix industrielle, a été un des hôtes du Président à un lunch aujourd'hui.

Les autres membres du conseil présents comprennent les secrétaires Wilson et Strauss, Sen Low, Thomas G. Bish, le Commissaire de Travail Neil et James B. Reynolds.

On dit-à la Maison Blanche que M. Huggitt n'était pas venu à Washington dans le but de discuter la situation du chemin de fer avec le Président, mais le se-

crétaire Loeb a dit qu'à part le lunch d'aujourd'hui, M. Huggitt n'avait pas d'engagement avec le Président.

THEATRES.

ORPHEUM.

Il n'y a qu'à répéter ce qu'on dit de l'Orpheum depuis le commencement de la saison, c'est que le spectacle de vaudeville qu'il offre est de tout premier ordre. Tous les numéros sont attrayants et parfaitement exécutés.

Le programme de la semaine prochaine sera tout aussi intéressant.

TULANE.

Au Tulane Amélie Bingham, une des plus brillantes artistes qui ait paru cette année à la Nouvelle-Orléans, et ses partenaires continuent à se faire applaudir dans "The Lull Room", une comédie très fine. Matinée demain.

On annonce pour la semaine qui commence dimanche soir une délicieuse comédie musicale "The Gingerbread Man".

CRESCENT.

"Wild Nell", a Child of the Regiment", une pièce militaire très dramatique, a remporté deux fois la salle du Crescent hier, et il sera ainsi jusqu'à samedi soir.

A partir de dimanche soir ce théâtre donne un des drames les plus goûtés du répertoire: "The Old Homestead".

LYRIC.

En attendant "Monte Christo", qui assurera une fructueuse semaine au Lyric à partir de lundi soir, la troupe Brown-Baker se fait applaudir par des valets comiques en jouant avec le talent que l'on sait "The Convict's Child", un mélodrame particulièrement émouvant.

SHUBERT.

"Glorious Betsy", la nouvelle pièce dans laquelle Mary Manning va paraître prochainement au Shubert, est un des grands succès de la saison.

Miss Manning est une des actrices les plus avantageusement connues de notre public, et c'est un grand succès qui l'attend.

La cause de la mort de J. H. Smith.

Kioto, Japon, 28 mars—James Henry Smith, le riche newyorkais, qui est mort hier pendant qu'il faisait son voyage de noces autour du monde, se plaignait du mal de dent pendant qu'il traversait l'Océan Indien.

En arrivant à Shanghai il consulta un médecin, qui le soulagea quelque peu.

La douleur augmenta à l'arrivée de M. Smith à Nangasaki, mais il réussit après un traitement médical à atteindre Kobe, où un autre médecin fut consulté.

M. Smith se rendit à Kioto, par chemin de fer, mais il était si faible quand il arriva dans cette ville qu'il fallut le porter à son hôtel.

Il subit une opération chirurgicale dans l'après-midi du 25 mars, et il paraissait se rétablir quand des symptômes graves se développèrent hier, et il expira à 9 heures du soir d'un cancer à la gencive, croit-on.

Feuilleton

DE L'ABEILLE DE LA N. O. No. 52 Commencé le 25 déc. 1906.

L'ENFANT DE LA DUCHESSE.

GRAND ROMAN INEDIT PAR PIERRE SALES TROISIEME PARTIE VII L'ENTRAINEMENT.

—Je t'affirme... et tu sais quelle horreur j'ai du mensonge

... que, demain matin, je ne voulais pas me rendre à l'atelier, s'en d'avoir tout le temps de te mettre au courant de ma volonté, après le départ de ton mari et de tes enfants.... C'est donc bien décidé.

—Si tu ne veux même pas m'entendre, tu écouteras Roger, dont tu ne peux pas t'imaginer que l'expérience ne soit pas meilleure que la tienne!... Et si tu veux une demi-indépendance... il trouvera le moyen, lui, avec son bon sens, son esprit pratique...

—J'ai trouvé tout ce qu'il me fallait; et je n'ai à discuter ni avec lui, ni avec toi sur le libre exercice de mes droits, de mon indépendance; mais je te le répète, je ne suis pas simplement guidée dans cela par mon intérêt, mes aspirations à moi... mais par vos besoins... Malgré le soin avec lequel vous m'avez élevée, malgré toutes les idées que vous avez essayé de verser en moi, je suis absolument différente de vous... Vous avez été des humbles toute votre vie... Que vous suez en vos raisons pour cela... et des raisons devant lesquelles je m'incline pieusement, cela ne fait pas de doute. Que cela vous ait donné le bonheur, cela ne fait pas de doute non plus... Vous avez été, j'en ai eu ma large part, je l'assure bien que je vous en suis parfaitement reconnaissante et je le serai toute ma vie.

—Si tu penses cela, Frinette, comment peux-tu envisager une telle séparation?... Mais nous l'aurions sûrement mariée, mon enfant, avec quelque brave garçon, quelque employé bien sérieux... Vous auriez mis ensemble ce que vous étiez capables de gagner tous les deux... et vous auriez pu vous faire une vie honorable... peut-être arriver ensemble à la fortune!... —Tu vois à quel point tu es mère, ma pauvre cœur, sans t'en douter... puisque, alors qu'il n'est aucunement question de mariage pour moi, tu m'imagines pas que je puisse me marier, donner mon amour, sans que ce soit toi et Roger qui y prédisiez; il faut que vous sachiez un effort pour comprendre qu'il n'y a que moi qui aie des droits sur moi... si j'ai des devoirs envers vous... Je te garantis bien que je ne manquerai pas à un seul, surtout à celui qui semble le plus inquiéter: l'honneur, le respect de votre nom, puisque je suis comme votre enfant... le respect de moi-même!

Elle eut un superbe mouvement de la tête en prononçant ces derniers mots, un dédain orgueilleux de tous ces misérables petits dangers, par lesquels elle essayait de l'épouvanter depuis qu'elle était jeune fille, et au-dessus desquels elle avait toujours plané.

Jacqueline, elle poursuivait son raisonnement, qui était vraiment le fruit de longues réflexions.

—Si un mari ne m'a pas encore prise à toi... à vous deux, ma chère cœur, la mésestime a commencé entre nous, le jour où je vous ai été prise par quelque chose de tout aussi grave, de tout aussi passionnant: mon indépendance! Je ne m'en étonne pas, va!... Les générations ne peuvent pas se ressembler, surtout à une époque où la vie marche si vite... Et surtout, les gens de votre époque ne peuvent pas comprendre ce besoin de liberté, qui existe dans la jeunesse, en raison même de la difficulté qu'elle a de se défendre, de se créer une situation, qui lui est bien indispensable si elle ne veut pas mourir de faim un jour.

—Et puis, vous autres, vous liez à peine, vous avez de petits journaux, quelques livraisons de romans; vous ne vous doutez pas de ce qui se déroulait dans le monde autour de vous... Nous autres, nous savons tout; et, forcément, il grande en nous tout un besoin de choses nouvelles, qui se traduit avant tout par le besoin de ne dépendre que de nous... et alors que, dans cet élan d'une jeune fille vers la liberté, vous autres, parents, vous ne voyez que du danger, nous autres, nous voyons notre sauvegarde: car rien ne permet mieux de combattre un danger

que de le connaître. C'est divergence d'idées entre nous qui nous rend tous les trois malheureux, depuis plusieurs années déjà, et qui vous a rendus un peu injustes, vous, quand vous m'avez soupçonnée d'être capable de faire quelque chose de mal!

—Oh! cela, jamais... Je t'assure bien que nous avons toujours en la plus absolue confiance en toi.

—Soit... mais vous me le manifestez d'une façon blessante, que je trouvais même injurieuse, et cela me rendait injuste envers vous, cela m'amenait à vous parler avec trop de vivacité et, toi, Jacqueline, dans une récente circonstance, avec une érudition dont je m'accuse humblement... Tu vois que je reconnais bien tous mes torts?

—Non, Jacqueline, dit très gravement Frinette. Non, j'ai été pour vous un bébé oté, choyé... auquel vous vous

êtes dévoués d'une façon admirable... oui! et vous m'aimez encore tout autant que vous aimez vos deux enfants, oui, je le crois; mais que vous m'aimez de la même façon... non! et ce serait trahir jurete... Vos enfants... mais ils ont été créés par vous... ils sont sortis de ton sein...

—Quand on leur fait le moindre mal, tu souffres encore dans tes entrailles et Roger dans tout son être; tandis que lorsqu'il s'agit de moi, vous souffrez simplement dans votre cœur, et c'est par faitement naturel.

—Et c'est là, pourtant, que vous m'avez blessée, irritée, humiliée: vous vous êtes mis, tout d'un coup, à avoir peur de mes conversations pour ces petites... vous tremblez quand je chantais quelques chansons ennues, bien innocentes, devant eux... et je sais qu'on vous a fait des observations sur les dangers qu'il pouvait y avoir pour ces deux petits êtres dans cette conversation... communiqué avec une grande fille qui sait tout... qui parle de tout... qui entend tout dans son atelier et dans la maison où elle travaille... et qui rapporte dans votre calme intérieur trop de bruit, trop de tentations du grand Paris!...

—Mais... l'avez-vous jamais fait la moindre observation, non, à ce propos?

—Il y a des choses qu'on n'a pas besoin d'entendre et que l'on ne sent que mieux. Et l'on a

beau être cette petite folle de Frinette, toujours la chanson ou le rire à la bouche, toujours la gaieté dans les yeux, un prut en souffrir au fond de son âme, qui, je te l'assure bien, pour connaître tant de vicieuses, n'en est pas moins innocente pour elle-même... innocente pure!

—Alors, j'ai compris, moi, que mon devoir était de me séparer de vous, je l'ai même senti à un détail matériel: tandis que Roger cherchait le nouveau logement que vous allez habiter, il trouvait siérement ce qu'il vous fallait à vous quatre, mais était toujours un peu effrayé du prix à payer, quand il fallait penser à mon installation à moi.

—Là! justement, nous ne voulons d'aucune installation où tu n'aies pas la tienne... bien confortable... et c'est pour cela que Roger cherchait, cherche encore.

—Pardon! Roger a trouvé pour le prochain terme quelque chose qui vous convient parfaitement... à la condition que vous soyez délivrés de Frinette!

—Oh! —Oui... délivrés... car ce sera un soulagement pour vous... je vous fais trop souffrir depuis un an!... et je souffrais trop moi-même: cette rupture était donc indispensable. —Pourquoi employer ce mot? dit Jacqueline toute consternée. —En effet... car aucun lien d'affection ne sera rompu entre